

DU FRANÇAIS ÉCRIT « SUR MESURE » : LE C.A.F.É.

Bernard DUPRIEZ

Le Cours Autodidactique de Français Écrit, élaboré par Bernard Dupriez et une équipe de professeurs et de chercheurs dans treize pays de la francophonie, a commencé sous forme de cahiers d'exercices individualisés. Il existe maintenant sous forme de didacticiel interactif, disponible en disquettes pour PC compatibles.

LE DIDACTICIEL

Les vingt disquettes actuelles concernent le sens et la formation des mots, le pluriel et le féminin, la conjugaison, les catégories grammaticales, la syntaxe, l'accord selon le contexte, l'orthographe, les accents et les anglicismes. L'attention se porte principalement sur les difficultés de langue. Celles-ci varient selon les langues de base et les groupes culturels, en sorte que des versions spécifiques sont en chantier. La version pour le Québec, où le cours a pris naissance, est sans doute la plus avancée. La version française est en phase d'expérimentation.

Public visé : tout utilisateur de l'écriture désireux de vérifier ou d'améliorer sa compétence, depuis le niveau lycée jusqu'au niveau des écrivains et des enseignants.

Chaque disquette contient une leçon qui demande au moins deux et jusqu'à dix heures d'étude, selon le niveau de départ de l'étudiant et le niveau d'arrivée qu'il se fixe. Les règles sont regroupées par objectif et présentées d'abord sous forme d'exercices (questions à choix multiple). L'utilisateur est placé en face des questions qui correspondent le mieux à son niveau probable de compétence. Ce niveau est constamment réévalué selon ses réponses. Toute bonne réponse allège le programme en supprimant de ce qu'il reste à voir toutes les questions de niveau inférieur au niveau atteint. On reçoit ainsi comme question suivante la plus facile parmi les plus difficiles qui restent. Inversement, plus les besoins sont aigus, plus on a l'occasion de vérifier ses connaissances avant d'aller plus loin.

Une fois franchis les exercices qui se rapportent à une règle, il est prévu une étape de révision. On peut alors, si on le souhaite, lire les exercices écartés précédemment comme trop faciles. Ce volet sert aussi d'aide-mémoire. On peut conserver les règles qu'il sera prudent de réviser à nouveau et éliminer les autres.

DU « SUR MESURE »

Le positionnement de l'apprenant s'effectue par un calcul de probabilité. A chaque choix de réponse, donc aux distracteurs comme à la bonne réponse présumée, est attribué un indice « de difficulté ». Cet indice est une mesure du niveau des répondants ayant fait ce choix, à l'issue d'un test préalable de validation, qui permet aussi de ne retenir que les fautes probables.

Or il a été constaté que les niveaux et même la validation diffèrent considérablement selon les groupes culturels des pays et des régions. Il y a lieu de préparer des didacticiels distincts, en fonction notamment de la langue maternelle ou de la langue principale des répondants. Anglophones, hispanophones, arabophones ont des comportements linguistiques influencés par leur grammaire naturelle. Il forment des groupes distincts.

En France, plusieurs professeurs ont participé à la rédaction d'exercices et de règles et ils ont fait passer des questionnaires dans leurs classes. La phase d'expérimentation permettant le calcul des indices nécessaires au didacticiel est toutefois seulement entamée : 1 688 questions ont été posées, sur un total actuellement de 11 060 (donc 15%). Nous tenons à remercier l'EPI de l'accueil qu'elle a bien voulu réserver à ce projet en publiant le présent article. Il a pour but de faire connaître aux professeurs de français la possibilité qui s'offre à eux, en collaborant au C.A.F.É., d'inaugurer dans leur classe un type d'enseignement « sur mesure ».

Comme ne sont abordées que les fautes probables et qu'il faut calibrer les questions d'avance, nous sommes à la recherche de collaborateurs qui feraient passer l'un ou l'autre questionnaire dans leurs classes. Leurs commentaires et suggestions de questions nouvelles sont aussi les bienvenus.

Après un test passé par un groupe d'élève, il est fourni, outre les résultats, un plan de cours pour une révision collective éventuelle des

questions validées. En outre, une liste des problèmes litigieux permet de faire le point sur les « sub-grammaires » que les élèves peuvent favoriser. Cette liste est susceptible d'alimenter des analyses et des discussions sur l'évolution de la langue ou sur les besoins actuels de l'enseignement.

Une cinquantaine de questionnaires d'environ 70 questions (durée 50 mn) sont à la disposition des professeurs. Ils en choisissent l'un ou l'autre, selon les sujets. Nous tentons de réunir au moins cent répondants par région. Les régions prévues actuellement pour l'Europe sont : Paris et Normandie, Bretagne, Toulouse et Bordeaux, Aix et Marseille, Savoie, Suisse francophone, Alsace-Lorraine, Nord, Belgique Wallonne.

Pour chaque questionnaire qu'ils auront pu faire passer, nous retournerons, dans les quinze jours (compte tenu des délais postaux), non seulement une liste des résultats et un corrigé, mais un cours préparé (par ordinateur) « sur mesure », contenant les règles et définitions **validées pour leur groupe**.

Il leur suffit de passer commande (sans frais) en indiquant le nombre d'étudiants et de groupes, et les questionnaires souhaités. Les frais de photocopie encourus par l'institution sont remboursables, de même que les coûts d'expédition des feuilles de réponse codées.

Pour obtenir le **dossier de collaboration** ainsi que des **spécimens de questionnaires**, on peut écrire à : **Développement du C.A.F.É., Département d'études françaises, Université de Montréal**, C.P. 6128 - Centre-ville, Montréal H3C 3J7 Canada. Il est plus rapide d'utiliser la télécopie (19-1-514-273-3236) ou le téléphone (19-1-514-343-6214) ; voire le courrier électronique : cafe@ere.umontreal.ca

Mentionner : «J'ai [] groupes de [] personnes au niveau []. NOM, ADRESSE, tél.»

Bernard DUPRIEZ

TABLE RONDE

Avec Christian Allègre, administrateur du groupe de discussion électronique Balzac-L ; Bernard Dupriez, concepteur du C.A.F.É. ; Sylvain Rheault, attaché de recherche au Service d'enseignement sur mesure.

S.R. - Parmi les projets de développement récents, il y a un didacticiel sur différentes questions touchant l'orthographe, la grammaire, etc. Cette fois-ci, il s'agit d'un didacticiel qui s'ajuste automatiquement aux besoins et aux progrès de l'étudiant. Si l'étudiant répond bien à une première question, il aura ensuite une question plus difficile. S'il donne une mauvaise réponse, on lui donnera une question plus facile. Plus tard, il pourra revenir sur les questions qu'il aura manquées. Plus il fait de progrès, et plus on lui donne de questions difficiles. Alors un étudiant très bon pourrait passer à travers un des chapitres du didacticiel assez rapidement.

Mais pour mettre au point un tel didacticiel, il faut calibrer les questions, leur donner un niveau de difficulté. Il faut faire un sondage avec toutes les questions que l'on possède afin de savoir lesquelles pourraient être utilisées. Cela exige des groupes d'au moins 100 personnes par questionnaire. Alors, pour le projet actuel, qui comporte 55 questionnaires, il faut essayer de trouver 5500 participants de bonne volonté !

C.A. - Il est donc très important, ce calibrage. Il doit être assez exact pour que les progrès de quelqu'un qui utiliserait le didacticiel se fassent régulièrement, sans pertes de temps mais sans perte de lacunes individuelles. Quelle est la clientèle cible de ce genre de didacticiel ?

S.R. - Pour l'instant, il s'agit de tous ceux qui se servent de la langue soignée et qui veulent compléter ou ajuster leur formation en français. Le groupe utilisé pour le calibrage des questions c'est, d'abord, les étudiants ; ensuite les lycéens ; enfin, si possible, des professeurs de français, parce qu'il faut aussi avoir de très bons répondants.

C.A. - Pour que la moyenne soit équilibrée ?

B.D. - Avoir un échantillonnage représentatif est difficile mais important, sinon les apprenants ne recevront pas les questions qui leur conviennent le mieux, et elles ne seront pas dans l'ordre pédagogique optimal. Une bonne échelle demande des questions et des répondants à tous les niveaux.

C.A. --- C'est beaucoup de travail. Comment est-ce que vous procédez pour l'écriture des questions ?

S.R. --- En ce qui me concerne, je n'écris pas de questions. Je m'occupe de recruter des groupes pour faire passer des questionnaires. Les questionnaires comportent des questions qui sont en circulation depuis plusieurs années et il y en a de nouvelles qui s'ajoutent tous les ans. Alors, il s'agit de les faire passer et de les mesurer. Actuellement, nous remplaçons des statistiques qui ont été établies il y a une dizaine d'années.

B.D. - L'idéal, pour une question, c'est d'avoir des strates de compétence régulières. Il s'agit toujours de questions à choix multiple car elles permettent un traitement informatisé uniforme. Dès la rédaction des choix de réponses, on doit avoir en vue la réaction probable d'étudiants forts, moyens, faibles et même très faibles. Etant donné que pressentir les courbes est une gageure, on rédige le plus de questions possible et on trie par la suite selon les résultats obtenus.

C.A. - Bon, alors, c'est vous, j'imagine, qui présidez à la formulation des questions ?

B.D. - La tâche est collective. Les formulations sont revues par plusieurs collaborateurs, qui sont pour la plupart des enseignants en exercice.

C.A. - Vous partez des erreurs communes.

B.D. - Des erreurs rencontrées. Les choix doivent être des fautes réelles. La considération des erreurs effectives nous a amenés d'ailleurs à préciser un certain nombre de règles et à donner des explications linguistiques. Un exemple ? On trouve dans les textes journalistiques «les 16-20 ans», avec trait d'union ; or le trait d'union permet de former des noms composés alors qu'ici, 16 et 20 sont des adjectifs numéraux. Il faut donc ajuster la règle de formation du mot composé. Cette règle dit que « Plusieurs noms dont le rapprochement crée un sens particulier prennent un trait d'union ». (**Belle-mère** ne veut pas dire « belle qui est mère ».) Or ce n'est pas seulement des noms qui peuvent ainsi se créer.

L'analyse des problèmes d'expression conduit à revoir le libellé des grammaires et des dictionnaires, à les faire plus larges ou plus restreints.

C.A. - Est-ce que ça vous permet, ce genre de constatation sur pièce, de dégager non seulement des règles mais aussi un certain type d'évolution ou des influences ?

B.D. - L'évolution est un phénomène que nous percevons beaucoup mais il faudrait des linguistes qui soient prêts exploiter les données réunies. Quelqu'un qui se poserait ces questions-là et qui explorerait nos statistiques pourrait faire énormément de choses. Nous, on n'a guère de temps parce que la première chose que l'on veut faire, c'est de bâtir des manuels spécifiques pour les mettre à la disposition des professeurs qui veulent améliorer les connaissances de leurs élèves en français. De plus, pour cerner l'évolution, il faut prendre les choses d'assez haut, voir des mouvements d'ensemble qui s'étendraient sur une certaine durée et pour une région. Or nous sommes plutôt au niveau le plus terre à terre : deviner quelle question a le plus de chances de convenir à tel étudiant, réunir des statistiques même sur de petits groupes locaux, établir les besoins particuliers à chaque niveau d'habileté. Tout ceci est informatisé et immédiatement utilisable.

C.A. - Vous êtes pour la recherche-action ?

B.D. - Nous avons dû donner une dimension concrète à tout un ensemble d'approches parce qu'il s'agissait de rejoindre le phénomène linguistique dans chaque individu. La langue, pour un linguiste, depuis Saussure, ou pour Hagège, plus récemment, est une masse d'idiolectes avec des points communs qui varient insensiblement et progressivement. L'évolution est indécidable parce qu'elle peut partir dans une direction ou une autre de façon imprévisible. Voilà ce que nos méthodes sont en mesure de détecter.

S.R. - Au sommet de la vague de l'évolution, si l'on peut dire, se trouvent les élèves les plus forts, c'est-à-dire le plus souvent d'accord avec le plus grand nombre des autres du groupe. Alors, ce qu'il est intéressant de noter surtout, c'est leurs erreurs. Par exemple, "chariot" avec deux "r"...

B.D. - Attesté dans les copies d'élèves au Québec, en Belgique, en France, partout...

S.R. - Ce ne sont pas les cancre mais ceux qui ont les notions les plus complètes de la structure de la langue réelle, qui estiment que le choix plausible pour l'orthographe de "chariot" est avec deux "r".

B.D. - Ce qui est d'ailleurs la recommandation de la réforme de l'orthographe et même, depuis la 9e édition de son dictionnaire, la graphie de l'Académie française. On voit ici la base et le sommet se rejoindre. Mais une évolution de l'orthographe n'est possible qu'avec un certain degré de liberté. L'immobilisme ne va pas dans le sens de la simplification et encore moins dans celui de la cohérence et de la signifiante.

C.A. - Quels problèmes rencontrez-vous surtout dans votre travail ? Quelles sont les difficultés, les obstacles particuliers ?

S.R. - Cela dépend. Rédiger une question sur le sens ou la syntaxe, cela peut prendre parfois une heure sans compter les discussions en équipe. Ensuite, il s'agit de trouver des répondants aux questionnaires, ce qui n'est pas facile non plus. Le reste va tout seul, si on peut dire. Une fois qu'on a les feuilles de réponse des étudiants, on les saisit et on peut les analyser.

C.A. - Tout est automatisé maintenant ?

B.D. - Au début l'informatique était... ce qu'elle était ; mais, avec le temps, et tout ce qui a été investi, on commence à avoir de bons programmes. Il faut les garder à jour mais on arrive à faire des choses inimaginables autrefois. Un exemple. Jusqu'à avant-hier, quand je voulais tirer profit d'un questionnaire avec une classe, il fallait que je parcoure les courbes obtenues pour chacune des questions, que je choisisse en fonction des indices. J'arrivais en classe avec une dizaine de questions que j'avais mis deux ou trois heures à préparer. Or, avec un nouveau programme qui nous a été livré tout récemment, qui s'appelle PREP, pour "préparation de cours", on entre les réponses des étudiants et, 5 mn après, sort, tout imprimée, une leçon toute prête, avec des règles triées logiquement ; leçon qui ne porte que sur les points touchés par le questionnaire et validés pour ce groupe.

C.A. - Donc une aide à l'enseignement adapté.

B.D. - Détail amusant : le cours préparé indique même quel étudiant a pris chacune des options et si son crédit est considérable ou non. Le professeur pourrait dire : "Untel, pourquoi vous avez pris telle réponse ?"

C.A. - Ils doivent être surpris.

B.D. - Le programme indique le nombre d'étudiant à avoir pris chacun des choix ; puis le rang des dix premiers. Quelquefois, il y a clivage. Ceux des rangs 2, 4 et 7, disons, ont pris la bonne réponse prévue tandis que ceux des rangs 1, 6, 8, 12, 15 ont pris la réponse privilégiée par le groupe. On voit exactement le découpage des opinions sur chaque question.

C.A. - Alors c'est très sophistiqué...

B.D. - Une radiographie des contenus des esprits.

C.A. - Mais qu'est-ce que vous lui donnez à manger à ce programme, c'est incroyable.

B.D. - La banque de données du C.A.F.É. et les réponses aux expérimentaux.

C.A. - Sur des feuilles de papiers avec des cercles qu'il suffit de noircir ?

B.D. - On peut saisir les réponses de plusieurs façons. Au clavier s'il n'y en a pas beaucoup. Sur des formules pour lecteur optique quand ce sont de gros groupes. Quand on n'a pas les feuilles optiques, on fait transcrire les numéros de réponse par une compagnie.

C.A. - Vous traitez combien de feuilles de réponses par année ?

S.R. - En ce qui concerne les statistiques du didacticiel, on en a peut-être eu 2000 ou 3000 l'année passée.

C.A. - Qui se répartissent en proportion des aires géographiques, ou est-ce qu'il y a des zones plus représentées que d'autres.

S.R. - Surtout la région de Montréal, parce que c'est la région que je peux le plus facilement parcourir.

B.D. - Il arrive aussi régulièrement des paquets d'Afrique. Dès qu'on a un peu de temps devant soi, on fait saisir, on retourne les résultats. Il y a une collègue en France qui fait passer des questionnaires à tour de bras à ses étudiants. Elle m'envoie des grosses piles. Toutes les personnes intéressées peuvent faire passer nos questionnaires. Nous on ne demande pas mieux que de rendre service, parce que ça alimente en même temps la banque de questions et la banque de statistiques. On a une trentaine de correspondants actuellement.

C.A. - Dans la francophonie en général ?

B.D. - Oui.

C.A. - Et vous êtes aidés par les institutions ?

B.D. - Outre le soutien constant de l'Université de Montréal, nous avons toujours bénéficié de beaucoup d'aide, pas seulement financière. L'Agence de Coopération culturelle et technique (ACCT), et le Ministère des affaires culturelles et de la francophonie, principalement. L'Éducation nationale, où nous avons pu faire des expérimentations dans trois lycées d'une façon entièrement informatisée. C'était sur disquette. On leur envoyait des disquettes, ils copiaient les disquettes et il y a des professeurs qui ont même passé des soirées entières à surveiller les étudiants dans les laboratoires parce qu'ils n'avaient pas le droit de les laisser livrés à eux-mêmes.

C.A. - Ah ! mais alors, c'est une belle coopération.

B.D. - Oui. Il y a eu souvent de très belles coopérations, quoique ponctuelles. Toutes ces interactions ponctuelles vont finir par faire une masse énorme.

C.A. - Et ce sera facilement analysable selon le point de vue géographique, comme le mentionnait Sylvain, à cause du système des noms de domaine. Oui, ça va se développer. Il y a de très bonnes chances.